

I

Elle pleurait, de toutes ses larmes, sans pouvoir se retenir.

«Ce n'est rien, mon chéri, disait-elle, ce n'est rien.»

La femme adultère, l'exil et le royaume

Albert Camus

Le silence ! Il emplit tout et contient tout : les tumultes, les clameurs et les chuchotements. Il court sur la terre comme le vent. Il parle. Il dit ce qui a été et suggère ce qui sera. De tous les confins du continent, il se fait messager des solitudes qui pressentent le vacarme à venir. Il est là, dans la clairière enneigée, et tout semble en attente.

Ce calme absolu est assourdissant et Maria secoue soudain la tête comme pour échapper à quelque hypnotisme.

« Les enfants ! se dit-elle, qu'est-ce qu'ils fabriquent ! »

Ce silence épais au cœur de la journée est anormal. Du lever au coucher, il y a comme un accord tacite qui implique que d'un lieu ou d'un autre, quelque chose ou quelqu'un doit lui faire obstacle.

Elle se précipite à la fenêtre sous laquelle, à l'extérieur, Charlemagne a installé un petit parc de bois afin que les enfants puissent prendre l'air une heure ou deux par jour, selon la température. Blanche et Aimée sont bien là avec leur frère Abel, mais une onde de feu inonde les entrailles de Maria.

Encapuchonnés, assis sur leur derrière dans la neige, les enfants fixent sans crainte l'ours noir efflanqué qui, de l'autre côté de la pauvre clôture de bois, les observe avec tout autant d'intensité.

Plus encore que le danger prévisible, c'est le regard de l'animal

qui terrifie Maria. Un regard vide et brillant où elle ne peut que lire la faim dans sa plus terrible simplicité.

Elle serait bien incapable de dire comment elle est arrivée dehors. Elle était derrière la fenêtre, à présent elle se précipite dans la neige, les bras tendus vers le ciel, dans une attitude propre à inspirer la crainte, tout droit surgie du fond des âges.

— Va-t'en ! Va-t'en, sale bête ! hurle-t-elle.

Comme s'ils n'avaient attendu que cette intervention pour réaliser le danger, les trois enfants se mettent à hurler en chœur. Pointé par leurs petites mitaines, l'ours ne semble pas du tout ébranlé. Il grogne et balance la tête de droite à gauche.

Sans réfléchir, Maria attrape au passage la pelle de bois qui sert à déblayer l'entrée et la projette vers l'animal. L'ours ne paraît pas sentir le choc, mais il est visible à présent que quelque chose le dérange. Quelque chose qu'il ne comprend pas.

Toujours en criant, Maria s'élançe dans une direction opposée. Il faut qu'elle l'attire loin du petit parc ! L'ours est indécis. Il oscille dans un sens puis dans l'autre. Pas suffisamment pour Maria qui soudain revient vers lui en hurlant d'une voix dont le timbre à lui seul coupe le cri aux enfants.

— Sapre ton camp ou j'te tue ! tu m'as-ti compris ! J'te tue !

Il y a une menace. L'animal ignore qu'elle est pratiquement nulle et seul l'atavisme la lui fait prendre en considération. Il a comme un regard de désappointement en direction des enfants, se dresse sur ses membres postérieurs, fait demi-tour, retombe sur ses quatre pattes puis trotte lestement vers la lisière sombre du bois encore tout proche.

Il était temps ! Quelques secondes de plus et Maria se serait jetée contre lui dans une tentative désespérée. Sans attendre de le voir disparaître, elle ouvre la petite barrière du parc, attrape Abel qui est encore lent sur ses jambes, ordonne aux jumelles de la suivre et elle se précipite à l'intérieur de la maison où, entre eux et la nature, elle referme la porte avec violence.

Ses nerfs l'abandonnent. Ses jambes ne veulent plus la porter et elle doit s'appuyer sur la table pour atteindre une chaise où elle se laisse tomber plus qu'elle ne s'assied.

— Mon doux Seigneur ! Mon doux Seigneur ! C'est-ti possible...

Un instant Maria étire ses lèvres comme pour rire, mais aussitôt celles-ci s'agitent dans un tremblement incontrôlable. Alors elle se penche vers la table pour cacher son visage au creux de son bras. Geste inutile, elle ne parvient pas à dissimuler le tressautement de ses épaules à ses fillettes qui s'entre-regardent sans que leurs quatre ans leur permettent de bien comprendre ce qui secoue ainsi leur mère.

— Tu pleures-ti? demande Blanche qui se distingue de sa sœur par une attitude plus réfléchie.

Au bout d'un moment, se redressant sans se détourner, Maria secoue la tête pour dire non.

« Mais pourquoi j'ai pas écouté Charlemagne ! se reproche-t-elle. Pour ce qu'on en a, j'aurais pu vendre les bêtes et on aurait passé l'hiver tranquille à Mistassini, au milieu du monde. C'est stupide d'avoir cru que je pouvais rester icitte toute seule sur la terre pendant qu'il était au chantier. Et puis pour quoi c'est faire qu'il faut absolument qu'il travaille à c'te maudit chantier-là ? Pourquoi donc qu'on peut pas vivre comme du monde avec tout l'ouvrage qu'on donne à la terre ? Un ours ! Un ours à ras les enfants ! Ils auraient pu se faire manger tout rond... C'est quoi l'affaire de vivre de même ? Ça n'a pas de bon sens ! »

En réalité elle n'est pas vraiment seule aux alentours, et c'est parce qu'au début du printemps passé Rosaire et Ninon Caouette sont venus s'installer à moins d'un mille que Charlemagne a accepté qu'elle passe l'hiver ici avec les enfants. Rosaire est un neveu d'Alphège Caouette, et de ce fait un peu de la famille puisque Yvonne, la fille de ce dernier, est devenue la femme d'Esdras.

« Si jamais y se passe de quoi, vous pourrez toujours vous lâcher un siffle », a dit Charlemagne d'un ton léger avant de partir bûcher pour Murdoch à la rivière du Moulin. Mais le ton ne pouvait dissimuler un souci au fond du regard.

Maria s'essuie furtivement les joues et regarde ses enfants. Brunnes et délicates, un peu comme l'était leur grand-mère paternelle, les

jumelles sont semblables et ce n'est que l'expression physique de leur caractère bien différent qui permet de les distinguer. Abel, lui, ressemble de façon frappante à son grand-père Chapdelaine. C'en est même parfois étrange. À s'imaginer que, par quelque tour de magie, Samuel Chapdelaine est redevenu un enfant de deux ans.

— En tout cas, dit-elle sur ce ton de monologue dont elle a développé l'habitude, il y a toujours bien une affaire qui est sûre, c'est que c't'ours-là, il a dû se réveiller parce qu'il a senti que le printemps s'en venait. Ça, les enfants, ça veut dire que votre père va s'en revenir dans pas longtemps. Pis je vous le dis, l'hiver prochain je le laisserai pas s'en retourner au chantier. Pas une minute ! Pantoute ! Ça non ! On mangera peut-être ben plus sec, c'est possible, mais il va rester icitte !

Le poêle dispense une bonne chaleur et elle se penche pour ôter leurs manteaux.

— Maman a fait peur à la grosse bête, déclare Aimée.

— C'était un ours, Aimée.

— C'est-ti méchant un ours ? demande Blanche.

— C'est pas méchant, mais c'est très dangereux. Très dangereux.

Pour les ours, quand ils ont faim, on est rien que du manger.

— Ils sont méchants, alors !

— Non, Blanche. Pour être méchant il faut vouloir faire du mal. Les ours, eux, ils veulent pas faire de mal, ils veulent juste manger. Comme nous on mange du bœuf ou du poulet. On les tue pour les manger, pas pour être méchant.

Elle s'interrompt. Seigneur ! que va-t-elle raconter à des fillettes de quatre ans ! Elle se reproche la crainte qu'elle voit passer dans leurs yeux. Peut-être à cause de la solitude, elle leur dit tout ce qu'elle pense et parfois, comme maintenant, sans doute dépasse-t-elle ce que leurs jeunes esprits peuvent comprendre. Comme cela lui arrive dans ces moments-là, elle se demande si autrefois sa mère leur racontait aussi tout ce qui lui passait par la tête lorsque son mari restait durant tout l'hiver dans les chantiers.

La douleur d'imaginer que ses enfants puissent avoir été... lui traverse l'esprit, et ses yeux se plissent.

« Et tout ça pour une maison plus grande ! se dit-elle en regardant autour d'elle. Est-ce qu'on serait plus heureux ? Ça m'est ben égal, moi, de vivre encore quelques années dans la cabane si Charlemagne reste icitte pis qu'il peut s'occuper des ours qui viennent rôder. Ça donne quoi de donner tout son bon temps pour des piastres et une maison qui sert juste à se faire accroire qu'on est pas pire que les autres ? »

Mieux isolée, agrandie, pourvue d'un double plancher et d'une porte plus étanche, pour le reste, la cabane n'a guère vraiment changé depuis qu'ils s'y sont installés après avoir quitté Ouiatchouan. Charlemagne voulait construire une vraie maison avec des planches, mais il a fallu essoucher, semer, sarcler, essoucher encore et le temps a manqué. C'est pour ça que cet hiver il est monté au chantier. Il a calculé qu'il pouvait gagner assez pour entretenir un engagé durant l'été et ainsi avoir du temps pour bâtir une « vraie maison ».

Un pincement au bas-ventre arrache une nouvelle grimace à Maria. Elle regarde sa bedaine ronde de six mois et se demande si l'enfant qu'elle porte a ressenti la même frayeur qu'elle.

— Ton père va s'en revenir bientôt, dit-elle en direction de son ventre ; tout va redevenir comme avant.

Mais ses deux derniers mots résonnent dans sa tête comme un écho. « Comme avant... Si j'ai bonne mémoire, on a passé tout cet avant-là à faire des projets pour le futur. Comme si on se disait qu'on sera heureux quand on aura ce qui faut pour l'être. Mais peut-être ben que ça marche pas de même, le bonheur ? Le bonheur c'est quand on est ensemble et qu'on est bien sans penser à ce qu'on pourrait avoir demain ou un autre jour... Reviens-t'en, Charlemagne ! J'ai besoin de toi, et pas juste à cause des ours ; je m'ennuie ! »

Puis elle se repent de se plaindre ainsi de la solitude alors que les enfants sont là autour d'elle et qu'ils la regardent de leurs grands yeux, sans vraiment réaliser à quoi ils viennent d'échapper.

Les hommes redescendent du chantier. Des rires et des éclats de voix tentent de dissimuler la désorientation qu'il y a à quitter un endroit où, depuis cinq ou six mois, on a des habitudes bien précises. C'est le moment qu'ils attendaient depuis le début. Ils y ont tous pensé chaque jour. Enfin c'est presque le moment ; le vrai, celui qu'ils attendent, celui qu'ils ont imaginé chaque soir avant de sombrer dans le sommeil, celui-là est au terme du retour, lorsqu'ils auront franchi le dernier croche du chemin et que, comme prévenue par un de ces pressentiments propres aux femmes, elle aura déjà ouvert la porte et, debout dans sa belle robe bleu ciel, les bras croisés sur la poitrine, le visage tout illuminé de ce sourire qui les fait se sentir comme des petits garçons, elle leur dira que l'hiver a été ben long.

Mais comme ils savent aussi qu'un homme ne doit pas montrer ses sentiments, aussi ils préparent une réponse du genre : « Y a fait frette en maudit, mais ça a pas été si pire... Pis, toi, comment ça s'est passé avec les jeunes ? Y ont pas été malcommodes, au moins ? »

Accompagnant une vague de redoux inhabituelle pour cette époque, il a beaucoup plu ces derniers jours et il ne reste que quelques plaques de neige brunie au fond des coulées. De vastes nuées d'un violet presque noir courent depuis l'horizon.

— M'étonnerait point qu'un orage nous tombe sur le dos, dit Denis Boivin à Charlemagne. C'est pas normal pantoute c'te température-là à ce moment-citte de l'année.

— T'as raison, mais j'aimerais mieux qu'on passe à côté ; ça me dit rien de faire tout le chemin d'icitte à chez nous dans du linge mouillé.

— Ouais ! rigole Boivin, c'est pas le moment d'arriver à la maison avec la fourche irritée comme un jeune encore aux couches...

— Non, c'est pas le temps...

Charlemagne n'a pu s'empêcher de penser que dans le cas de son compagnon de route, une fois trempé, il y aurait surtout un problème d'odeur. Denis Boivin est réfractaire à toute forme de

toilette. Il prétend que ça affaiblit et que c'est juste bon pour les femmes qui, elles, n'ont pas besoin de forcer.

Ils font la route ensemble parce que Boivin a monté son cheval au chantier et qu'il demeure à moins d'une heure de chez Samuel Chapdelaine. Charlemagne doit passer la nuit chez son beau-père avant de repartir en compagnie d'Alma-Rose. Il est prévu depuis l'automne qu'elle doive rester avec eux pour aider Maria dans ses dernières semaines de grossesse puis pour la relever après l'accouchement.

Ils entrent dans les premières rues de Chicoutimi lorsque la foudre les surprend et que, glacées, les premières gouttes s'écrasent. Charlemagne n'y prend presque pas garde ; après tous ces mois sur le chantier, il a l'impression de sortir d'un rêve agaçant sans cesse répété et d'émerger dans la « vraie vie ».

Des gens se pressent dans la rue boueuse, pressés de trouver un abri. L'un d'eux porte un costume de ville marron et son seul souci semble être celui d'éviter d'enfoncer trop profondément ses souliers reluisants dans la boue. Charlemagne le suit du regard en se demandant comment on peut faire pour gagner sa vie à ne manier que des chiffres ou des mots. On ne peut rien faire de pratique qui serve au monde avec ça ! Et, en plus, ces gens-là peuvent rester avec leur famille toute l'année !

Comme s'il ne voyait d'autre consolation à ces réflexions qu'en fait il ignore, Denis Boivin désigne l'enseigne d'une taverne devant laquelle sont déjà attachées plusieurs voitures.

— Et si on allait se prendre une 'tite ponce le temps que ça passe ? On a ben mérité ça...

Charlemagne hésite ; il n'aime pas l'idée d'entrer dans une taverne avec toute la paie de la saison dans sa poche. Non pas qu'il ait l'intention ou la crainte de la boire, mais par simple respect de ce que ça représente, aussi bien pour lui que pour Maria. D'un autre côté, il est net qu'il va tomber des cordes d'un instant à l'autre ; et puis, comment dire non à quelqu'un qui vous voyage ?

— Alors juste le temps que ça passe, dit-il en désignant le ciel.

— Ben certain ! Je me vois pas rentrer chez nous les poches vides. Ça serait dur à expliquer...

À l'intérieur, ils retrouvent plusieurs hommes du chantier et l'agitation doit être inhabituelle pour cette heure de l'après-midi. Des exclamations les accueillent, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des lustres.

— Saint-Pierre ! Boivin ! Ben cré maudit ! Venez-vous-en avec nous autres ! Un petit verre avant de retrouver la maison pis les casse-tête, ça peut pas faire de mal. Ça te remonte le Canayen !

Graveleuse, une voix ajoute :

— Eille ! Boivin, à t'entendre te polir le shaft à chaque mitan de la nuit, j'pensais ben que tu serais rentré direct à la maison...

— Parle pour toé, Goyette, on créyait tous que tu continuais à t'exercer au sciote sous les couvertes...

Charlemagne sourit poliment. Il devrait avoir l'habitude de ces échanges, mais il ne s'y fait pas. Et les autres doivent le deviner car jamais personne ne lui adresse ce genre de galvaudages.

Enfin pas jusqu'à présent, car un inconnu, visiblement éméché, le fixe d'un œil compère.

— Toé aussi, t'as passé l'hiver au chantier ? demande-t-il.

— Faut ben vivre...

— T'es-tu marié ?

— Et père de famille.

— Comment ça se fait que t'es pas déjà rendu à maison pour pogner les fesses de ta moitié ? Les créatures, faut pas les laisser trop longtemps sans leur chauffer le derrière, sinon a s'en vont voir ailleurs. Je connais ça, moé...

Charlemagne a le cœur qui bat trop vite. Il voudrait écraser son poing sur le nez de ce mauvais parleur. Il se contente de rétorquer :

— Y en a qui mettent trop facilement tous leurs manquements sur la croupe des femmes...

L'inconnu détaille un instant la corpulence de Charlemagne mais ne semble pas s'en tracasser.

— Tu veux-tu dire que j'aurais pas été correct avec elle ? C'est-tu ça que tu veux dire ?

— Prends-le comme tu voudras. Ce que j'ai dit, c'est que trop

souvent, quand un homme est trop porté sur la boisson ou sur la croupe des autres femmes, pis qu'à cause de ça les affaires vont mal à la maison, ben c't'homme-là, il est souvent porté à mettre toute la faute sur le prétendu feu au derrière de celle à qui il a fait des belles promesses devant le curé, le Ciel et toute la parenté.

L'inconnu se tourne vers les autres comme s'il les prenait à témoin.

— Moé, c'est pas des menteries que je vous conte là, j'ai connu une délurée qu'avait l'habitude de dire que les grands et forts, au lit, c'était pas vargeux... Y paraîtrait que tout ce qu'ils ont dans les mossels, ils l'ont pas ailleurs... Pis, à ce qu'on dit, y paraîtrait pareillement qu'ils aiment pas trop qu'on cause de la croupe des femmes par rapport que ça leur rappelle qu'eux autres y sont pas capables d'y mettre le feu...

Malgré lui, Charlemagne serre les poings. Il a le sentiment que chaque parole de cet homme salit tout ce qu'il ressent pour Maria. Il craint de ne pouvoir se contrôler.

— J'en ai assez entendu, lance-t-il à Denis Boivin, je préfère encore me faire mouiller que de rester icitte à écouter des sornettes de soûlon.

— Batince ! Charlemagne. T'as-ti vu ce qui tombe ! Une pluie de même, ça peut pas durer ben longtemps, on va repartir aussitôt après.

L'œil de l'inconnu s'allume d'une flamme narquoise.

— Moé, dit-il, j'aime pas mal mieux être soûlon que cornu... Charlemagne blêmit.

— Tu veux-tu dire que...

— Rien ! Je veux rien dire pantoute ! Je faisais juste me rappeler que j'aime mieux prendre un petit verre tranquille que d'me sentir obligé de rentrer au trot à maison pour surveiller si la bonne femme se fait pas aller le bénitier du diable autour de la pissenaille à Tit-pite-fourre-vite...

Un verre rempli d'un liquide ambré est posé devant Charlemagne.

— Du rhum des îles, c'est ma tournée, annonce Boivin. Écoute

pas ce qu'y raconte, y est chaud. On sait plus ce qu'on dit quand qu'on est chaud.

Charlemagne prend une grande respiration, referme sa main sur le verre, regarde l'inconnu bien en face et, sur un ton qui cherche visiblement à se contenir, lui demande :

— On se connaît pas, pourquoi tu viens me péter d'la broue comme ça en pleine face ?

— Pour rire ! Je veux juste rigoler, crime ! On est là pour ça, non ?

Charlemagne s'apprête à dire qu'il n'est rentré que pour s'abriter de la pluie et que les grossièretés ne l'amuse pas, mais il se rend compte que ce serait parler dans le vide et surtout, avec surprise, que tous les autres se rangeraient implicitement derrière l'inconnu. Ce n'est pas la première fois qu'il se demande pourquoi, entre eux, les hommes sont solidaires lorsqu'il s'agit de décrier les femmes. De se poser la question le calme vis-à-vis de l'inconnu, et c'est presque machinalement qu'il porte le verre à ses lèvres. Il est un peu surpris par la douce chaleur qui lui envahit la bouche. Il se rappelle qu'il n'a jamais grimacé devant un verre de rhum des îles.

— Fait du bien, pas vrai... dit l'inconnu.

Presque à contrecœur, Charlemagne a un mouvement de tête qui admet.

— Allez, poursuit l'homme, c'est à mon tour de te payer la traite. Je vois ben que j'ai dit des affaires qui t'ont choqué. De même on sera quitte...

— J'ai plus soif, merci.

— Cré torrieu ! dis-moé pas que tu refuses le verre de l'amitié ?

Charlemagne se rend compte qu'en effet ce serait goujat. Après tout, pourquoi lui en veut-il à cet homme ? Il a le droit de dire ce qu'il pense. Et puis sans doute aussi y a-t-il des hommes qui tombent sur des femmes qui ne ressemblent pas du tout à Maria. Peut-être que celui-là en est un. C'est peut-être aussi pour ça qu'il s'est mis à la boisson.

— Alors juste un verre, dit-il. J'ai pas mal de chemin à faire...

— Tu restes dans quel bout ? demande l'homme qui soudain paraît s'intéresser à lui comme on le fait pour un ami.

— En haut de Mistassini.

— Ouais, t'as raison, ça fait une trotte. Tu pourras pas te rendre aujourd'hui, certain. Chus déjà passé par Mistassini, c'est quasiment le bout du monde...

— Ben je reste encore plus loin...

— T'es installé sur une terre ?

— En plein ça.

L'autre secoue la tête et regarde son verre, comme s'il était tout à coup compatissant.

— Ça me fait mal au cœur de voir toute une génération se donner de la misère de même pour rien. Y en a qui vont se faire tirer comme des lièvres, là-bas dans les vieux pays, tout ça parce que l'Allemagne veut être plus grande pis que l'Angleterre et la France veulent pas ; pis y en a d'autres qui s'usent les forces à travailler une terre qui donnera jamais rien de mieux que de la misère, encore de la misère et toujours de la misère. Qu'est-ce que tu peux attendre d'autre d'une place ioù c'qu'il neige sept mois par année, pis quand c'est pas la neige, c'est les mouches qui agacent les bêtes à la journée longue, au point qu'elles profitent pas aussi bien qu'ailleurs. Non, c'est pas parce qu'on se sera donné de la misère pendant cent ans que les hivers seront plus courts et les mouches moins chiennes.

— Moi, je sais que je peux me faire une place où il fera bon vivre.

— Qu'est-ce tu crois que tu vas faire de ta terre ; tu crois-tu qu'un jour elle va se mettre à produire du lait et du miel comme la Terre Promise de la Bible ? Pantoute !

La conversation s'anime. Charlemagne défend son point de vue, tout comme l'inconnu le sien. C'est presque sans y penser qu'il accepte un troisième verre. Tout au plus se dit-il qu'au fond ce n'est pas si désagréable que ça d'être ici en train de jaser de choses qui ont leur importance.

Les propos sont revenus à la guerre qui se déroule, là-bas, en

Europe. Il y en a un qui est d'avis qu'il n'y a pas le choix, qu'il faut aller défendre les « vraies valeurs »; tous les autres pensent qu'il n'y a qu'à laisser les Européens se débrouiller entre eux et qu'il n'y a aucune raison d'aller mourir à Ypres ou ailleurs pour faire le jeu des « grosses poches ». Il y a unanimité cependant sur l'idée que le gouvernement n'a aucun droit et n'aura de ce fait jamais l'audace de décréter une conscription.

Sur quoi, l'inconnu, qui ne l'est plus puisqu'il a dit se nommer Jean Mailloux, en est revenu aux femmes qui, s'il y avait néanmoins un jour la conscription, allaient « pouvoir courailler à droite et à gauche dès que leurs hommes seraient partis à l'autre bout du monde ».

— A sont de même, on peut rien y faire, conclut-il comme avec regrets.

— Pas la mienne ! affirme Charlemagne dont l'imagination qui s'emballe lui fait se dire qu'il n'aurait peut-être pas dû reprendre un autre verre.

— Et pourquoi la tienne moins que les autres ? demande Jean Mailloux. Qu'est-ce qu'elle a que les autres ont pas ?

— Les femmes sont pas toutes comme tu le dis, Mailloux. Il y en a qui sont un peu chaudes de la pince, tout le monde sait ça, comme y a des hommes qui sont toujours à courir la guedoune, mais ça veut pas dire qu'elles sont toutes de même, au contraire !

— Ben moé, aussi vrai que je m'appelle Jean, je dis que c'est toutes des Jésabel, la tienne comme les autres. Amènes-y le mâle qu'y faut et, serment d'église ou pas, amour ou pas, a va mouiller ses culottes comme toutes les autres. Tout comme toé !

— Comment ça, comme moi ?

— Ben... imagine que tu te retrouves flambant nu dans un lit, la nuit dans une maison déserte, loin du monde, pis que dans le lit avec toé, il y a la créature la plus jolie que tu peux imaginer... Dis-moé, essaye de me faire accroire que t'y toucherais point !

— Mautadit ! Chus un homme, j'suis pas en bois !

— Ben ta femme non plus !

— Ben, à ce que je sache, elle a aucune raison de se retrouver

dans un lit, toute nue la nuit, dans une maison déserte avec un gigolo.

— Sauf si t'es parti trop longtemps pis que la nature, qui est la nature, commence à la travailler.

— Non ! Je crés point à ça ! P't'être ben que toé, t'es tombé sur une qu'avait un problème, mais ça veut rien dire. L'aveugle peut pas prétendre que le monde est noir parce que lui, il y voit rien.

— Ben justement ! L'aveugle, y peut le dire parce que c'est vrai que pour lui tout est noir, pis les autres aussi parce que c'est vrai qu'ils sont pas à l'abri d'être aveugles un jour.

— Mais ça veut toujours pas dire que le monde est noir ni que les femmes ont toutes la fourche qui les démange. Et puis...

L'alcool alimentant l'imagination, se superposant soudain à ce qu'il veut dire, lui vient, terrible, l'image de Maria vautrée et haletante sous cet industriel de Roberval, à côté duquel ils avaient déjeuné au matin de leur nuit de noce. Il ne se demande pas pourquoi cet homme-là plutôt qu'un autre, même s'il y a cinq ans de cela, tout ce qui l'occupe est la douleur provoquée par l'image.

— Non ! dit-il en assenant son poing sur la table. Non ! non ! et non !

Il agite un doigt menaçant à l'intention de Jean Mailloux.

— Ça suffit, lance-t-il, je veux plus rien entendre. Tes paroles sont du poison... Et puis je veux un autre verre, sacrement ! Un verre ! Un grand verre de rhum, sacrement ! Pas un mot de plus, Mailloux !

— Ben si Mailloux il a pus le droit de parler, fait une voix, moé, j'vas le faire à sa place. Pis y a rien ni personne qui va m'en empêcher. C'que j'ai d'abord à dire c'est que, oui, Mailloux dit vrai, les créatures sont toutes pareilles. Pis c'est des toilettes par-ci, pis des crèmes de peau par-là. Et à quoi ça sert, hein, tout ça si c'est pas pour agacer les hommes ? Pis les mariées sont aussi guidounes que les autres...

Charlemagne est ivre, il le sent et le sait sans pouvoir rien y faire. Au contraire, tout ce qui compte pour lui maintenant est de répondre à celui qui vient de parler. Lui faire comprendre qu'il

y a des limites à ce qu'un homme peut entendre et que vient un moment où il faut faire taire ceux dont on dirait qu'ils ne sont là que pour tout salir.

— Toi, lance-t-il, tu te fermes la trappe, ou ben c'est moi qui vas le faire...

— J'ai dit qu'y a pas personne qu'allait m'empêcher de parler, répond l'interpellé, un grand roux bedonnant qui tient sa bouteille contre lui. Pas toé plus qu'un autre. Tu peux ben peser cinquante livres de plus que moé, ça change rien à rien. Pis tiens ! Pour que tu te démènes comme tu le fais, ça doit vouloir dire que ta femme, a l'est pas comme les autres, a l'est encore pire ! A doit même utiliser le manche à balai ou ben une carotte quand tout ce qui porte pissette dans la paroisse y a laissé son jus dans la sacoche pis qu'elle les a tous laissés sur le dos. Ouais, monsieur !

Charlemagne ne sait plus ce qu'il fait ni ce qui se passe. Il y a du bruit de mobilier cassé, de verres et de bouteilles qui se fracassent sur le sol, des grimaces, des cris. Il reçoit des coups sans y prendre garde et en distribue.

Ça continue. Comme un cauchemar qui n'aurait même pas sa propre signification. Il perçoit des menaces qu'il n'analyse pas. Un choc sous son poing, un bruit d'os, un coup sur sa tête, pas de douleur vraiment, non, simplement un glissement rapide vers l'obscurité.

— Charlemagne Saint-Pierre, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

— Ben... Monsieur le juge, je sais pas encore trop ce qui s'est vraiment passé. J'ai dû prendre un verre de trop, ça, c'est certain. C'est point dans mes habitudes, monsieur le juge. Pas davantage que j'ai l'habitude d'aller dans les tavernes. Il y a juste qu'il s'est dit des mots que j'ai pas pu supporter...

— Il y en a malheureusement beaucoup qui prennent un verre de trop, mais, heureusement, très peu fracassent pour autant la

mâchoire d'un représentant de l'ordre. Je ne vois aucune justification à cela ; pareille brutalité gratuite, alors qu'au même moment, en Europe, des nôtres se battent pour leur patrie au risque de leur vie...

— C'était pour l'honneur de ma femme, monsieur le juge.

— Votre épouse n'était pas présente, que je sache, et l'officier venu remettre de l'ordre dans l'établissement n'avait en rien offensé l'honneur de votre dame. Non, c'est tout à fait inadmissible !

Charlemagne ne sait que répondre. Il ne comprend toujours pas comment tout est arrivé. Il y a eu les paroles du rouquin, les coups, les ténèbres, et puis le réveil douloureux dans une cellule du poste de Chicoutimi, où il a appris qu'il avait cassé la mâchoire du policier qui passait justement par là au moment où la bagarre avait éclaté.

Cela, c'était hier, et ce matin il se trouve devant le juge et se demande si celui-ci ne va pas lui donner une amende qui risque de gruger tout ce qu'il a gagné durant l'hiver.

Il en pleurerait.

Les coudes posés sur sa table, le juge a le menton appuyé sur ses mains jointes et fixe les souliers de Charlemagne. Ce dernier réalise qu'il n'a jamais pensé qu'un homme pouvait avoir autant de pouvoir sur un autre. Quelque part au fond de lui, il se révolte même à cette idée. Comment un homme qui ne vous connaît pas, qui ne sait rien de vous, comment cet homme-là, en quelques paroles, peut-il modifier la direction de votre vie ? Il n'a ni tué ni volé ! Il s'est battu, c'est vrai, mais ce sont des choses qui arrivent quand on a épuisé les mots. Après tout, c'est ce qui se passe dans les vieux pays, et le juge lui-même n'a pas l'air de trouver que ce soit mal, au contraire. Pourtant, ils ne font pas que donner des coups de poing, là-bas, ils se tirent dessus, ils s'entre-tuent...

Le juge repose ses mains devant lui. Charlemagne remarque ses joues roses et rasées de près. Hors de propos, il se fait la réflexion que l'homme doit aller chez le barbier avant de commencer sa journée. Pour lui, c'est le symbole même du luxe. Quel effet cela fait-il de vivre une vie où chaque matin que le bon Dieu apporte

on se retrouve assis sur la chaise du barbier ? On doit se sentir important !

Comme faisant suite à une de ses réflexions de la veille, il réalise que le juge aussi travaille avec des mots. Il ne produit rien de « vrai », il pense, il parle et ça suffit pour lui donner les moyens de vivre toute l'année, sans doute dans une belle maison, au milieu de sa famille, et aussi de porter tous les jours du linge que les autres ne sortent de la penderie que pour aller au baptême, à la noce ou aux funérailles. Est-ce que c'est normal qu'un homme qui ne vit qu'avec des mots puisse en juger un qui ne vit que du travail de ses mains ? Comment peut-il le juger puisqu'ils n'ont pas la même vie ? Et qui lui a donné le pouvoir, à travers lui, de faire souffrir Maria à cause d'un coup de poing ? Car Maria va être malheureuse s'il revient à la maison et qu'il doive lui expliquer qu'elle a passé l'hiver toute seule pour rien, qu'ils n'auront pas encore leur maison à l'automne à cause d'un coup de poing.

— La loi ne peut tolérer ce que vous avez fait, reprend le juge. Je dois sanctionner et faire exemple. Bon, je prends en considération qu'il s'agit de votre première offense et aussi que, malgré tout, vous ne semblez pas un mauvais individu. Donc, puisqu'il semble que vous ayez du tempérament à la bagarre, plutôt que de subir le déshonneur d'avoir à passer six mois dans un pénitencier, je ne peux fermer les yeux sur le fait qu'il y a eu attentat sur la personne physique d'un représentant de l'ordre, je vous offre l'alternative honorable de vous porter volontaire dans le trop modeste contingent qui ce soir quittera la région pour aller s'embarquer à destination de l'Europe où, je le répète, au lieu de subir le déshonneur d'une réclusion carcérale, vous pourrez, au contraire, faire honneur à votre nom et à votre pays.

Charlemagne a compris ce que lui propose le juge, mais cela lui semble tellement énorme qu'il ne peut y croire. Tous les mots se brouillent dans sa pensée et c'est le cœur battant à lui faire mal qu'il demande :

- Aller en prison ou ben en Europe, monsieur le juge ?
- C'est exactement le choix que vous avez à faire. À votre

place je n'hésiterais pas, d'autant plus que les Allemands ne pourront plus tenir bien longtemps et que durant votre absence votre famille recevra votre solde. Votre décision ?

— Mais... Ma femme ? Mes enfants ?

— Que préférez-vous pour eux ? Qu'ils voient revenir dans six mois un prisonnier libéré ou, dans certainement beaucoup moins de temps, un brave qui aura été donner la leçon à l'ennemi ?

— Mais la terre, monsieur le juge, qui c'est qui va s'en occuper ? Il faut que ma famille ait de quoi manger l'hiver prochain !

— Ça, il fallait y penser avant d'entrer dans cette taverne. Quant à votre terre, elle est là depuis la création du monde ; elle attendra bien votre retour. Et puis la solde d'un militaire est calculée en fonction d'aider ceux des siens qui restent au pays. Votre décision ?

— Ben... Je sais point... P't'être ben que l'Europe ce serait mieux...

— Excellente décision ! Prévôt, veuillez accompagner monsieur Saint-Pierre au bureau de recrutement et vous veillerez ensuite à ce qu'il parte bien avec le contingent de ce soir.

— Je peux pas aller voir ma femme avant de partir, monsieur le juge ? Déjà que je l'ai pas vue depuis avant les fêtes...

— Vous n'en avez tout simplement pas le temps. Non, à votre place, je passerais plutôt la journée à lui écrire une belle lettre qui lui fera plaisir. Il n'y a rien qui fasse davantage plaisir à une femme qu'une belle lettre gentille. Vous savez écrire ?

— Oui, mais...

— Eh bien, vous voyez, vous n'aurez même pas la peine de vous trouver un écrivain.

Le juge a un mouvement de bras signifiant qu'il est à présent pressé de passer à la cause suivante. À son regard, Charlemagne comprend qu'il n'existe déjà plus.

Il sort, escorté par l'agent. Les rues de Chicoutimi lui apparaissent comme celles d'un rêve insensé. Ce n'est pas possible ! Il va se réveiller et tout cela va disparaître. Il s'est passé quelque chose qu'il ne comprend pas, mais tout va rentrer dans l'ordre. Il

le faut ! Maria lui a déjà dit qu'elle n'aimait pas la ville, il voudrait être auprès d'elle et lui dire combien elle avait raison. Et pourquoi est-ce qu'il y a une ville ici ? S'il n'y en avait pas, il n'y aurait pas eu de taverne et il n'en serait pas là. Pourquoi est-ce qu'il y a des villes ? Est-ce que ce n'est pas seulement pour ces gens qui gagnent tout l'argent du monde à fabriquer du vent.

Toutes ces réflexions ne servent qu'à alimenter la colère qui monte en lui et qu'il accueille volontiers. Seule la colère peut oblitérer cette affreuse douleur qui lui vrille l'âme. Seule la colère peut lui donner l'illusion qu'il reprend en main une existence qui ne semble plus lui appartenir. En Europe ! Avec un fusil ! Pour tirer sur des gens qu'il ne connaît pas ! Pour les tuer ! Et ça pour le punir d'un coup de poing !

— C'est ridicule ! crie-t-il alors qu'ils passent devant une épicerie qui propose, jusque sur le trottoir, des légumes frais des États-Unis. Ça n'a pas de bon sens ! Y a une erreur, c'est pas possible qu'y ait pas d'erreur !

— Faut payer... lui répond l'agent. Et puis c'est pas si pire que ça de s'en aller dans les vieux pays. Tu vas voyager, tu vas voir des affaires qu'on voit pas icitte...

— M'intéresse pas leurs mautadites affaires ! Pis de quel droit le juge m'oblige à faire ce que je ne veux pas ? Qui c'est qui lui a donné ce droit-là ?

— Il fait respecter la Loi. Sans la Loi, qu'est-ce qu'on deviendrait ? L'yâbe s'rait aux vaches. N'importe qui pourrait faire n'importe quoi. T'as cassé la mâchoire de mon collègue Larose, ça serait-ti normal que tu paies pas pour ?

— J'étais ben prêt à y payer le docteur pis tout ce qu'y faut pour se soigner, même que ce serait normal que je le fasse. Mais ça va y donner quoi, à votre collègue, que je m'en aille au yâbe-vert pour tirer du fusil sur des Allemands ? Rien pantoute ! Pis ma famille va en pâtir, pis ça se peut même que je sois obligé de tuer des Allemands qui m'ont rien fait et pis que ça fasse encore des familles malheureuses. Tout ça pour un petit verre de trop dans une taverne où chus entré parce qu'y mouillait à boire debout. Il

a une ben curieuse façon de juger, le juge... Je me demande ben ce qu'il juge, si c'est la faute, le coupable ou ben donc le besoin d'hommes pour tenir des fusils...

Dans un bureau étroit qui sent le bois ciré, l'encre et l'étoffe de laine, on lui fait apposer sa signature en bas de plusieurs papiers qu'il n'a pas le temps de lire. Un homme en uniforme avec une petite moustache fine et les cheveux plaqués sur la tête lui explique dans un français à l'accent britannique qu'il partira ce soir même pour Valcartier où il recevra son uniforme. Ensuite, lorsqu'il y aura assez d'hommes rassemblés, il prendra un bateau dans un port qui leur sera désigné ultérieurement.

— Ça veut-ti dire que si y a pas assez d'engagés on partira pas ?

— Il y en aura assez ; le pays ne manque pas de patriotes.

— Moi, j'en connais pas tant que ça qui veulent partir. La plupart ont des familles à s'occuper.

— Ta famille va pas tant pâtre que ça. Comme engagé, tu vas toucher une piastre et dix par jour, c'est mieux qu'un coup de pied dans le derrière.

— Une piastre et dix ?

— C'était marqué sur ton papier d'engagement. Et puis rassure-toi, les engagés ne manquent pas. Le Canada est un grand pays, il en vient beaucoup de l'Ontario et des Prairies. De l'Atlantique au Pacifique, ils sont nombreux ceux qui entendent l'appel de la mère patrie, et j'en suis fier.

Charlemagne est tenté de répliquer que sa patrie à lui, c'est avant tout la petite cabane et ses occupants sur la terre qu'il défriche au nord de Mistassini, mais il ne dit rien car, malgré tout, le désespoir vient de l'emporter sur la colère.

Tout ce qui lui reste, il s'en rend déjà compte, ce sont les mots qu'il va mettre sur du papier et qui devront, à eux seuls, reconforter Maria. « Si y en a qui sont capables de gagner leur pain avec des mots, je dois ben être à même de reconforter Maria avec. Je m'en vas lui écrire tous les jours. Elle pourra pas dire que je pense pas à elle. Ça sera toujours ça pour l'encourager. Pis le bébé qui s'en

vient et que je verrai pas la bine avant... Avant combien de temps ? P't'être ben que les Allemands vont tenir plus longtemps que le juge l'a dit. P't'être même qu'ils peuvent gagner, on sait jamais. Une guerre, c'est jamais décidé d'avance qui c'est qui va l'emporter, sinon Napoléon aurait jamais mis les pieds à Waterloo. C'est pas parce que je travaille dans le bois que je sais rien, bout de ciarge ! Je sais même que si j'avais été un notaire ou ben un professeur d'école comme la mère l'était, il m'aurait juste donné une amende à payer. Mais faut crère que pour les messieurs de la ville, les gars de bois c'est quasiment comme une autre race qu'aurait moins d'importance... Comment qu'elle va faire, Maria ? »